



45<sup>e</sup> édition

**KURÔ TANINO**

*Avidya – L'Auberge de l'obscurité*

Maison de la culture du Japon à Paris – 14 au 17 septembre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

[c.delterme@festival-automne.com](mailto:c.delterme@festival-automne.com)

[g.poupin@festival-automne.com](mailto:g.poupin@festival-automne.com)

[assistant.presse@festival-automne.com](mailto:assistant.presse@festival-automne.com)

**PRESSE**

**KURÔ TANINO**

*Avidya – L'Auberge de l'obscurité*

Maison de la culture du Japon à Paris – 14 au 17 septembre 2016

45<sup>e</sup> édition – Festival d'Automne à Paris

**19 ARTICLES**

Marie France – Août 2016

Hottello – Jeudi 15 septembre 2016

Io Gazette n°40 – Jeudi 15 septembre 2016

Le Jdd.fr – Jeudi 15 septembre 2016

Mediapart – Jeudi 15 septembre 2016

Théâtre Actu.com – Vendredi 16 septembre 2016

Toute la culture.com – Vendredi 16 septembre 2016

Attractions Visuelles.com – Samedi 17 septembre 2016

Rick et pick.fr – Samedi 17 septembre 2016

Toute la culture.com – Dimanche 18 septembre 2016

800 signes.com – Dimanche 18 septembre 2016 (article en français)

800 signes.com – Dimanche 18 septembre 2016 (article en anglais)

Les Espaces Libres – Lundi 19 septembre 2016

Mediapart – Mardi 20 septembre 2016

Un Fauteuil pour l'Orchestre – Mardi 20 septembre 2016

Ubiquité culture(s) – Vendredi 23 septembre 2016

Le Monde – Samedi 24 septembre 2016

Nonfiction.fr – Lundi 26 septembre 2016

Io Gazette n°41 – Lundi 26 septembre 2016



## Moisson d'automne

**FESTIVAL** | Chaque année, le Festival d'Automne à Paris explore avec succès de nouveaux territoires. Notre top 3 de cette 45<sup>e</sup> édition.

**Théâtre.** Kurô Tanino nous invite une première en France dans son *Auberge de l'obscurité*. C'est l'automne, nous sommes au cœur des montagnes du Japon, près des sources thermales. L'auberge doit être détruite pour laisser passer le train. Elle devient une fabuleuse boîte à souvenirs où l'on se découvre un peu soi-même. Un spectacle troublant et attachant.

**Danse.** L'expression de Lucinda Childs (*ci-dessus*) est simple, légère, aérienne, parfois proche de la performance. Elle nous parle directement, comme ancrée et inspirée par un réel à peine fantasmé, un brin poétique. De quoi s'élever en toute légèreté au fil de plusieurs spectacles.

**Performance.** Le trio d'exception composé d'Olivier Saillard, Tilda Swinton et Charlotte Rampling, présente et commente des photos signées Richard Avedon, Brassai... Un spectacle en noir et blanc intitulé *Sur exposition* qui invite la couleur dans notre imaginaire. B B

*Festival d'automne* du 7 septembre au 31 décembre. Dans 45 lieux à Paris et en Île de France [festival-automne.com](http://festival-automne.com)

## Avidya – L'Auberge de l'obscurité, texte et mise en scène de Kurô Tanino

Crédit photo : Shinsuke Sugino



### **Avidya – L'Auberge de l'obscurité**, texte et mise en scène de **Kurô Tanino**

« Mummyô » – *Avidya* en sanscrit est le titre du spectacle du metteur en scène japonais Kurô Tanino, le nom éponyme de l'établissement de bains traditionnels – *L'Auberge de l'obscurité* –, la signification symbolique encore du premier des douze maillons du bouddhisme, à savoir l'idée d'ignorance, d'illusion ou d'aveuglement.

Au milieu de la Nature – un cadre imaginé pour paysage grandiose avec montagnes japonaises et traces de neige au sommet – et dans la proximité paradoxale de sources thermales chaudes, se tient une auberge dédiée aux bains traditionnels, un établissement thermal historique, familier à la région de génération en génération.

La voix narrative – instance féminine amusée –, apprend au spectateur que ce lieu populaire mythique est menacé, sinon de destruction, du moins de la perte irréversible de sa capacité de tranquillité pour un repos réparateur : il faut que puisse passer le *Shinkansen*, le train à grande vitesse, territoire dévasté et pollution sonore.

On reconnaît thème de *La Cerisaie* de Tchekhov qui fait le deuil de son passé.

Mais l'auteur et concepteur scénique Kurô Tanino ne s'en tient pas aux souvenirs préservés d'une époque passée d'enfance irrattrapable, il met en scène le petit peuple humble et vivant des campagnes, silhouettes rustiques si éloignées de la ville – temps et espace de la modernité – et de ses propositions désordonnées de plaisirs.

Les âmes errantes trouvent refuge là où elles le peuvent, dans les chambres vides ; telles des personnes fragilisées par l'existence, aveugles ou malades, âgées et isolées, ou des geishas en liberté qui trouvent un répit bienfaisant dans l'auberge pour répéter et jouer leur partition musicale au violon traditionnel chinois – *erhu* –, nécessaire au bon déroulement des banquets qui ont lieu dans les campagnes.

## Hottello – Jeudi 15 septembre 2016 (Suite de l'article)

Le théâtre dans le théâtre impose son mystère avec tact et minutie puisque deux marionnettistes – un fils adulte et un père âgé et lilliputien –, deux artistes aguerris, surviennent dans la maison de thermes endormie et comme déjà disparue.

Ils donnent la preuve matérielle – lettre en main – que le propriétaire les a enjoint à donner une représentation dans l'auberge, mais le responsable prétendu est absent.

Tels deux génies merveilleux ou infernaux, à la manière de *Théorème* de Pasolini, ils adviennent dans les lieux en posant simplement leur présence, sans rien demander ni réclamer, bousculant la paix installée dans les lieux – règles, principes, habitudes.

Ils sont pour le premier public de spectateurs que sont les locataires de l'auberge, l'occasion de découvrir leurs propres rêves intimes et leurs désirs cachés.

Le public au second degré qui découvre le spectacle dans le cadre du Festival d'Automne à la Maison de la Culture du Japon à Paris en a plein les yeux de ce manège sensuel qui s'établit instinctivement et malgré eux entre les êtres étonnés.

Non seulement, le dispositif scénique fait tourner quatre plateaux – pièces diverses de l'auberge : entrée, chambre, et thermes, sans oublier l'étage dévolu aux femmes – mais il expose précautionneusement la dimension érotique des bains publics.

Le *sansuke*, figure virile japonaise sortie de l'époque Edo, de 1603 à 1868, dont le métier est d'assurer le bon fonctionnement de l'établissement de sources thermales, lave le corps des clients et les coiffe à l'occasion, muet mais gestuellement explicite.

Les thermes sont pleins de vapeur, signes brumeux de la présence de sources chaudes, et les locataires de l'auberge, dévêtus entièrement prennent leur bain avec pudeur, sous les yeux du spectateurs, entre ombres et lumières jetées sur les parois.

Si les hommes sont nus physiquement, ils résistent encore à révéler leur intériorité authentique, accordant au silence une dimension d'élégance et de salut.

Or, volent à leur secours les pouvoirs évocateurs d'une marionnette comique et farcesque – l'effigie du manipulateur –, père sarcastique, caustique et plein d'humour.

L'aventure théâtrale est savoureuse, proche du frottement intime du sentiment existentiel et de la tension d'une réalité quotidienne brute, tandis que chacun se résigne – la servitude de *l'Avidya* – à affronter une vie à la fois fruste et enjouée.

Véronique Hotte

**Maison de la Culture du Japon – Festival d'Automne**, spectacle en japonais sur-titré en français, du 14 au 17 septembre. Tél : 01 44 37 95 01/01 53 45 17 17

# LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

– par Kurô Tanino –

「為るてをてよ、の闇待  
行るいっれ待しりら暗。  
うあて待そーでがいろ、  
いがつにそいなといるば、  
と意待すあてはなし者ない  
「極はわでけし創見歩もこ  
つはれ思姿つ。のをどる  
待しそとるに。か来先中これ  
い身るつ本はのつた

(traduction sur notre site web)

Kurô Tanino est né à Toyama en 1976. Il crée la compagnie de théâtre Niwa Gekidan Penino en 2000, avec ses camarades du club de théâtre de l'Université de Médecine de Showa, dans laquelle il poursuit ses études. Il met un terme à sa carrière de psychiatre pour se consacrer pleinement à la dramaturgie et la mise en scène. Dès 2007, il crée avec sa compagnie : Egao no Toride (2007), et Hoshikage no Jr. en 2008. En 2009, il présente Frustrating Picture Book for Adults au festival HAU en Allemagne, en 2010 au Theaterspektakl en Suisse, et en 2011 au Next arts Festival en France. En 2012, il présente The Room, Nobody knows au festival de Helsinki. En 2014, il participe au festival Theater der Welt en Allemagne, et au Festival de Vienne avec Box in The Big Trunk, qu'il présente à Kaserne Basel la même année. En 2015, il crée Käfigaus Wasser à Krefeld, en Allemagne, et Homage for Cantor by Tanino and Dwarves présenté au Tokyo Metropolitan Theater. Il obtient le 60<sup>e</sup> Kishida Drama Award en 2016 pour sa pièce Avidya - L'Auberge de l'obscurité.

# Splendeur japonaise au Festival d'automne

Pétrie de préceptes bouddhistes, l'envoûtante fable philosophique de Kurô Tanino nous embarque dans "l'auberge de l'obscurité"...



*Kurô Tanino nous embarque dans une envoûtante fable philosophique. (Crédit : Shinsuke Sugino)*

C'est une vieille auberge, dont on comprendra bientôt qu'elle est condamnée, car malencontreusement située sur le tracé du Shinkansen en construction, l'équivalent japonais du T.G.V... C'est juste la fin d'un monde. Dans sa pièce intitulée *Avidya - L'Auberge de l'obscurité*, l'auteur et metteur en scène Kurô Tanino, programmé à Paris dans le cadre du Festival d'Automne, emprunte un mot sanskrit - Avidya - qui désigne le premier des douze maillons du bouddhisme et qui signifie "l'ignorance", "l'illusion". voire peut-être "l'aveuglement", un égarement qui n'est pas sans rapport avec l'amour, et auquel on serait bien inspiré de savoir résister si l'on ne veut pas souffrir...

## Mame Yamada, nain et célèbre magicien

Mais quelle douce et belle illusion! Située dans la montagne près des sources chaudes, la dite auberge rassemble une poignée de drôle de personnages gentiment éclopés par la vie, un malvoyant hyper émotif, deux geishas rigolardes, une vieille eseuilée, sans oublier le "sansuke". Ce dernier fait référence à un métier disparu, qui durant l'époque Edo consistait à satisfaire les demandes les plus inattendues des curistes.



(Crédit : Shinsuke Sugino)

Sur scène, on découvre aussi deux personnages centraux, des marionnettistes qui arrivent de Tokyo : un fils placide et dévoué, perdu dans ses pensées, accompagné de son maître, son père qui se trouve être nain. Et lui aussi très songeur. Ce dernier est joué par le comédien et célèbre magicien Mame Yamada, dont la présence et chacun des gestes fascinent sans délai le spectateur. Il faut dire que son personnage, ici, à la fois apaisé et mystérieux, subrepticement ironique avec ses longs cheveux noirs lui tombant jusqu'à la taille, est "haut en couleurs"... Si toutefois on peut s'exprimer ainsi à son sujet.

## Hommage aux traditions, densité fascinante

Immobile, fumant ses cigarettes avec une impayable préciosité tout en lançant des regards qui en disent long sur lui et sur les regards qu'il a coutume d'attirer, l'acteur surprend au moyen de détails aussi sublimes que surprenants. Faisant hommage aux traditions auxquelles on s'attache sans toujours parvenir à résister aux forces incompréhensibles de la vie, ce conte théâtral prend ainsi, très progressivement, une force et densité tout à fait fascinantes.



*(Crédit : Shinsuke Sugino)*

Bien rythmé, tour à tour zen et foldingue, aimable et étrange, le spectacle doit aussi beaucoup à ses décors et à sa scénographie, disposés sur un plateau tournant à la manière d'un livre que l'on feuillette. De par ses rotations, il offre des angles et des éclairages très particuliers. Ils révèlent la nature, les extérieurs, les hors-champs et une kyrielle de détails évoquant, aussi, les cycles de la vie, inexorables et néanmoins merveilleux. Une grande affaire, cela va de soi, qui l'on découvre ici les yeux ébahis, traitée avec une élégance rare.

***Avidya - L'Auberge de l'obscurité.*** Texte et mise en scène de Kurô Tanino, jusqu'au 17 septembre à la Maison de la culture du Japon à 20h. Tél. 01 44 37 95 01.

---

**Alexis Campion - leJDD.fr**

jeudi 15 septembre 2016

### Japon : les derniers jours d'Avidya, l'auberge de l'obscurité

La Maison de la culture du Japon à Paris et le Festival d'automne s'associent pour nous introduire dans l'univers fascinant et dépaysant de l'auteur metteur en scène Kurô Tanino.

scène de "Avidya, l'auberge de l'obscurité" © Shinsuke Sugino

Bon nombre de théâtres, de par le monde, sont équipés d'une tournette. Je me souviens qu'à Kaboul quand le Théâtre national s'est écroulé victimes des tirs croisés au temps où des factions rivales se disputaient la ville, il ne restait de la scène que la structure métallique de la tournette qui faisait penser à une roue des supplices. L'usage de la tournette est souvent banal, voire feignant puisqu'il consiste, au terme d'un demi-tour, à changer de décor.

#### L'art de la tournette et la manière

Certains metteurs en scène s'aventurent plus loin, allant jusqu'à jouer avec le mouvement de la tournette, plus rarement certains disposent le public sur la tournette. Pour le meilleur ou pour le pire. Cela peut être un piège qui enferme le spectacle dans l'usage d'un gadget. Parfois cela devient un agent poétique de premier ordre. C'est le cas avec « Avidya-L'auberge de l'obscurité » du Japonais Kurô Tanino né en 1976, très loin de Tokyo. C'est la première fois que cet artiste vient en France.

Les différentes pièces de l'auberge occupent toute la tournette et chaque espace laisse entrevoir un espace que l'on a déjà vu ou que l'on va voir. Une auberge que l'on devine perdue, loin de tout. Arrivent de Tokyo deux voyageurs dont l'un est un nain et l'autre porte sur son dos un erhu (famille des violons) enveloppé dans son étui de tissu et, à la main, une valise dont le gris métallisé détonne dans un univers aux couleurs ternes. On croirait entrer dans une nouvelle comme les écrivains japonais les aiment, d'autant qu'une voix off (qui reviendra) nous parle de l'auberge et de ses habitants donnant une enveloppe romanesque au spectacle.

On apprend ainsi que les deux voyageurs ont reçu une lettre les invitant à venir se produire dans cette auberge avant sa fermeture car, elle doit être rasée, se trouvant sur le tracé de la ligne de chemin de fer du Shinkansen, ligne à grande vitesse. On pense bien sûr à « La Cerisaie » de Tchekhov, c'est aussi la fin d'un monde mais d'un tout autre monde, celui de la campagne japonaise faite d'abandons et de traditions. Le nain, c'est le père, l'autre, le grand, son fils, est un homme qui préfère fumer des cigarettes plutôt que d'entretenir une conversation. Il veille sur son nain de père. Et sur leurs bagages. Il semble là et ailleurs.

#### Les mains et le sexe du sansuke

Personne ne les attend. L'aubergiste est parti, abandonnant son établissement. Vivent là deux geishas joueuses de shamisen et buveuses de saké, un homme quasi aveugle, une vieille femme effrayée à la vue de ces êtres étranges venus de Tokyo. Et puis, rythmant la vie de l'auberge, l'une de ses pièces abrite des bains naturels d'eau chaude (qui ont dû faire sa réputation) où règne un sansuke. Le sansuke, à l'époque Edo, lavait les corps des clients et fécondait les femmes ayant du mal à tomber enceinte. Kurô Tanino imagine que dans ce coin reculé du Japon un sansuke (bandant à tout bout de champ jusqu'à en souffrir) officiait encore il n'y a pas si longtemps. Dans ces bains d'eau chaude fumante parmi les pierres, hommes et femmes, mêlés et nus, viennent se faire frotter le dos par le sansuke avant de faire trempette.

Ainsi passe la journée. Faite de petits riens. Une cigarette, un thé, une porte qui coulisse, un bain, des rires alcoolisés ou apeurés. Vient le moment où, satisfaisant à la curiosité des squatteurs de l'auberge et des spectateurs, le nain ouvrira la valise métallisée, déployant la marionnette difforme et quelque peu effrayante.

#### Le nain et la marionnette

Accompagné musicalement par son fils, il danse avec elle et, la nuit venue, vite épuisé, s'endort en la tenant dans ses bras. Ce spectacle étrange agit sur les uns et les autres comme une goutte de sang ou de boue venant troubler une eau claire. Vient le moment où, dans la pièce d'à côté, l'une des deux geishas jouit, à cheval sur le gros corps du sansuke. Et tombe enceinte. C'est la dernière image, furtive : elle tient son bébé entre ses bras et ses yeux suivent le train rapide qui passe là où s'élevait l'Auberge de l'obscurité.

Le titre du spectacle « Avidya » est emprunté au premier des douze maillons chers au Bouddhisme. Faut-il traduire par ignorance ou aveuglement ? L'auteur et metteur en scène Kurô Tanino préfère parler d'égarement. Les différentes pièces de l'auberge étaient déjà en place sur la tournette aux premiers jours des répétitions. Les acteurs sont venus y habiter, ils en ont pris possession. Pas de drame, pas d'enjeu, pas de conflit. La vie passe à mots comptés dans cette auberge, personnage central, c'est son dernier tour de piste. Alors tourne et tourne la tournette...

Kurô Tanino, fils d'un couple de psychiatres, a écrit cette pièce en pensant à ses grands-parents qui vivaient dans une campagne japonaise où la brèche faite par la ligne du Shinkansen a bouleversé le paysage. Tanino a suivi des études pour devenir psychiatre, lui aussi. C'est à l'université de médecine de Sowa qu'il a créé un club de théâtre avec ses camarades. Et puis très vite il a attrapé le théâtre comme on attrape une grippe, mais c'est une grippe dont on ne guérit pas, un mal incurable.

**Maison de la culture du Japon, 20h jusqu'au 17 septembre, dans le cadre du Festival d'automne**

Journaliste : Jean-Pierre Thibaudat

## « Avidya – L’Auberge de l’obscurité », mise en scène Kurô Tanino, Maison de la culture du Japon

Article de Justine Uro

### Une nuit de désir et d'étrangeté

Un père et son fils marionnettistes débarquent dans l'auberge d'une région reculée du Japon. C'est la réception d'une lettre leur indiquant cette adresse et leur demandant de donner un spectacle le soir même qui les y a conduits. Mais ils apprennent que l'auberge n'a plus de propriétaire et les quelques résidents occasionnels du lieu sont tout à fait étonnés qu'un spectacle de marionnettes puisse être représenté dans cet établissement déserté. Seuls une très vieille dame, deux geishas, un sansuko, personnel de cure thermale, et un aveugle s'y croisent régulièrement. Quand ils comprennent qu'ils ne pourront donner leur spectacle, le père et son fils cherchent à rentrer à Tokyo mais il n'y a plus de bus avant le lendemain matin. Ils passeront donc la nuit dans cette auberge. Avant, ils suivent l'homme aveugle à la source pour profiter des bains d'eau chaude. Les résidents, intrigués et attirés par les deux hommes, chercheront leur compagnie jusque tard dans la nuit.



© Shinsuke Sugino

Le père, atteint de nanisme, étonne les résidents et leur renvoie l'image d'un enfant, sujet de cristallisation dans cette région de plus en plus désertée. Une des geishas, qui fêtera bientôt ses quarante ans, souhaite vivement tomber enceinte dans la nuit. C'est aussi le vœu des deux autres femmes, qui n'ont pas eu d'enfant, et portent leur espoir en elle. Dans cette atmosphère, lorsque le père va animer sa marionnette qui apparaît tel un enfant, elle mettra mal à l'aise les résidents jusqu'à leur faire peur. Car la question du corps trouble les personnages. La nudité dévoilée par les baignades dans la source fait se mêler le désir tacite et retenu à la crudité des corps, des bruits non étouffés d'un rapport sexuel, et de certains propos comme celui de l'aveugle qui exprime son émoi aux visiteurs : « J'ai envie de voir vos corps ». Le corps des deux geishas qui excite les hommes, quant à lui, rend la vieille dame envieuse. Son propre corps a dû lui faire renoncer à sa volonté de devenir geisha. Sa jalousie atteint son paroxysme avec le désir que fait naître en elle la vue du fils marionnettiste. Un désir qu'elle n'imaginait pas connaître à nouveau.



© Shinsuke Sugino

À la singularité des corps, s'ajoute celle du lieu et de la situation. Le mystère entoure l'écriture de la lettre : qui a bien pu l'envoyer ? Dans cet endroit, rien n'a changé depuis longtemps : l'auberge reçoit des personnes de passage, toutes venues pour la cure thermale, comme lorsqu'elle avait un propriétaire. Le bruit d'un nombre important d'insectes à l'extérieur se fait entendre et accroît le sentiment d'étrangeté du lieu. Coupé du monde, cet endroit semble vivre sur un autre rythme comme le suggère la lenteur des scènes et des dialogues. Cette lenteur s'oppose, dans la narration, à la perspective de la construction d'un train à grande vitesse qui, du point de vue des personnages, inquiets ou excités, bouleverserait le paysage, les activités de la région et sa population.

La scénographie, composée d'un plateau tournant, participe à traduire ce rythme et cette lenteur. Quatre espaces sont représentés : l'accueil de l'auberge, ses chambres sur deux niveaux, les bains de la cure thermale et son patio. Les personnages peuvent passer de l'un à l'autre et un jeu de vitres crée encore d'autres espaces en arrière-plan dans lesquels on voit passer certains personnages.

Tel un conte, cette pièce transmet une dimension spirituelle et une atmosphère d'étrangeté par une esthétique très soignée et un texte faits de mystères. Cela enveloppé par une voix off qui tient le rôle de conteur.

## CHALEUR VAPOREUSE POUR NUIT FIÉVREUSE DANS L'AUBERGE OBSCURE DE KURÔ TANINO

16 septembre 2016 Par [Christophe Candoni](#) | 0 commentaires

*Un focus sur la nouvelle génération d'artistes issus de la scène japonaise débute au Festival d'Automne où sera entre autres attendu Toshiki Okada. Avant lui, l'auteur et metteur en scène Kurô Tanino fait sa première française avec Avidya – L'auberge de l'obscurité, un conte énigmatique et nostalgique aux accents Tchekhoviens qui traite de la norme et de l'étrangeté, de traditions et de mutations, de désirs inexprimables et de refoulement dans un monde voué à disparaître.*



Lorsque un père et son fils, artistes-marionnettistes, venus de Tokyo pénètrent et s'installent dans l'auberge isolée au cœur des montagnes du Japon où ils doivent donner le soir même un spectacle de divertissement, ils n'y semblent pas vraiment attendus. Aucun occupant ne répond à leurs appels. La pièce s'ouvre d'emblée sous les signes du mystère, de l'errance et de l'égarement. Tout est lenteur et silence dans ce cadre rabougri et condamné à la démolition.

Tandis que défilent sur un plateau tournant les différentes pièces de la vétuste maisonnée (spectaculaire décor que le metteur en scène signe lui-même), la précarité des chambres communes et la moiteur des bains thermaux imposent une promiscuité presque sensuelle des corps lavés et massés par un taciturne *sansuke*. S'opèrent entre les êtres des rencontres fortuites et néanmoins évidentes au cours desquelles se révèlent en tout intimisme un sentiment partagé d'extrême vulnérabilité, de mal-être pesant, que peine à rompre la vitalité rieuse de deux exubérantes geishas musiciennes. Privée d'affection et de libido, la vie menée paraît totalement monocorde mais cette tranquillité étale se voit bousculée par l'arrivée des deux hommes.

Toute en délicatesse et intensité mêlées, la pièce est touchante, fort bien jouée et réalisée. Si sa représentation trop ancrée dans l'hyperréalisme et la monstration ne fait pas suffisamment confiance en la puissance de la métaphore, Kurô Tanino signe une belle fable libératrice.

Photo © Shinsuke Sugino

"Avidya - L'auberge de l'obscurité", de Kurô Tanino : l'espace des ombres



Photo : Shinsuke Sugino

Avidya - L'auberge de l'obscurité

Texte et mise en scène de Kurô Tanino

Avec Mame Yamada, Takahiko Tsuji, Ichigo Iida, Bobumi Hidaka, Atsuko Kubo, Kayo Ishikawa, Hayato Mori

« Il n'y a rien de plus étrange, sur une terre étrangère, qu'un étranger qui vient la visiter ». Albert Camus

En matière de théâtre contemporain japonais, on est plus familier ici des volutes oniriques d'un Shiro Maeda (Et même si je me perds) ou de la désarticulation corporelle des comédiens de Toshiki Okada (Super Premium Soft Vanilla Rich). En comparaison de ces univers décalés de jeunes auteurs metteurs en scène, "Avidya - L'auberge de l'obscurité" opère avec une lente patience, donnant le sentiment, dès l'abord, que le temps exploité devient nécessaire à l'installation d'une intrigue.

Car dans la pièce de Kurô Tanino, il s'agit en effet d'investir un lieu dont les contours sont, pour le spectateur, extrêmement réalistes. L'investir pour mieux l'apprivoiser. Quand Ichiro et son père frappé de nanisme arrivent à l'auberge où ils sont censés être invités pour une représentation de marionnettes, la logique réaliste intime qu'ils soient accueillis. En ce sens, les inlassables appels du fils, restant sans réponse, indiquent à quel point les personnages se tiennent sur une pente de véracité : il ne paraît pas concevable qu'il n'y ait personne pour les accueillir. Pas de glissement dans l'étrangeté prévu. Au contraire, l'arrivée d'une vieille femme vient renforcer la normalité d'un lieu non touristique. Pour cette femme, c'est au contraire les visiteurs qui revêtent une certaine étrangeté : ses invocations à Bouddha, à la vue de la taille du père d'Ichiro, traduisent une posture conjuratoire devant une figure inhabituelle.

**Attractions Visuelles.com – Samedi 17 septembre 2016**  
**(Suite de l'article)**

Kurô Tanino procède ainsi en une inversion où le lieu où arrivent des étrangers n'est pas en soi frappé de bizarrerie particulière (ce qui en général, fonde la matière à un certain suspens ou distille une aura de suspicion), mais est pris au contraire dans une implacable mécanique où chacun est rompu à une tâche particulière. En cela, la figure du sansuke serait l'emblème de cette persistance d'un fonctionnement harmonieux des rites. Celui-ci, chargé de laver les corps dans les onsen (et, à une époque plus ancienne, de féconder les femmes que les maris ne pouvaient rendre enceintes) assure, sur un mode mutique, la transition entre les personnages. Belle scène où il s'empare du corps du père endormi sur des coussins superposés pour l'étendre doucement sur un futon qu'il installe délicatement. Le refus poli d'Ichiro trahit chez celui-ci une résistance à s'accorder à cet ordonnancement tranquille.

Entre ce sansuke et Matsuo l'homme quasi aveugle, les figures bizarres semblent bien présentes dans Avidya, mais pour autant, elles ne bousculent rien. On note plutôt la peur de l'autre chez Matsuo, son sens tactile incertain, son rapport à l'espace étant régi par des habitudes (quand il tente d'atteindre une lumière, il précise qu'il n'a pas l'habitude). Tout ce beau monde évolue ainsi, prenant leur bain, jouant de la musique, et Kurô Tanino réussit à glisser imperceptiblement dans cet écoulement censément maîtrisé une petite dose mortifère, où les corps distillent une impression de perte inexorable (le sansuke pris d'une compulsion sexuelle incontrôlable, l'aveugle qui passe toute la nuit cloîtré dans les eaux du bain, et vomissant au petit matin). A travers une voix de récitante arrachée au conte, Kurô Tanino dresse avec subtilité cet univers résolument tourné vers la perte, menacé par la modernité (symbolisé par le Shinkansen, appelé à broyer cet espace confiné).

Ce repli des corps dans un espace circonscrit est propice à une mise en scène éblouissante, sans pour autant être tapageuse. Le dispositif scénique magistral (hérité, paraît-il, du kabuki), présente un décor tournant, révélant chaque pièce et leurs occupants. La volonté de dépeindre des scènes réalistes s'exprime le plus lorsque les personnages, totalement nus, vont prendre leur bain. Moments saisissants où les vapeurs s'élèvent sur scène, rendant palpable cette activité si spécifique de la culture japonaise. Plus fort encore peut-être est la restitution des sons (écoulements, sonorités de grillons, etc). Un réalisme qui, pourtant, à force ouvre sur une dimension quasi fantastique, rejoignant l'onirisme d'un Apichatpong Weerasethakul dans "Tropical Malady". Une mise en scène qui révèle de plus en plus de profondeur, à l'image de ce sansuke observant les faits et gestes des autres à travers la vitre, celle-ci opérant autant comme objectivation du regard que comme fenêtre intérieure de l'âme.

A cet égard, dans cette traversée des apparences, l'une des plus belles scènes reste celle où Ichiro passe d'une pièce à l'autre, croisant le sansuke en train de faire l'amour, puis Matsuo cloîtré dans le bain. Cet enveloppement progressif de formes concrètes par des strates oniriques contribue à faire de "Avidya - L'auberge de l'obscurité" un objet aussi troublant que fascinant.



NOTES

## ...ENTRE DEUX TEMPS...

Suspendue entre deux temps, une nuit d'étranges errements se déroule lentement, entre torpeur, désirs, et « égarements ». Dans une auberge perdue d'une province japonaise, les personnages d'*Avidya* se croisent et se découvrent, à l'aube d'un basculement culturel. **Kurô Tanino**, par une scénographie impressionnante, délivre un spectacle d'une beauté tout à la fois douce-amère, sensuelle, nostalgique et sage, et qui glisse de l'intime à l'inévitable universel.

Kurô Tanino a tout juste 40 ans. Il y a peu, il perdait ses grand-parents, leur mort coïncidant avec la mise en place du *Shinkansen* (le train à grande vitesse japonais) dans la région verdoyante où il allait souvent leur rendre visite, petit. De ces événements et souvenirs personnels et intimes naît *Avidya*, *l'auberge de l'obscurité*, une pièce sensible où l'auteur japonais brasse avec une mélancolie mêlée d'humour les thèmes de la mort, du changement, de l'isolement, de la différence, de la maladie, de l'espérance et de la sexualité. Son auberge, isolée et sans propriétaire, est un espace labyrinthique où se joue un quotidien qui tend inexorablement vers l'exception.

Lorsqu'un père nain et son fils, citadins de Tokyo, débarquent dans l'auberge, interrompant la monotonie lascive des locataires, l'équilibre coutumier et rituel est voué à être doucement rompu. Dans les chambres partagées, une vieille dame fatiguée, deux geishas en villégiature, un aveugle en cure thermale et un *sansuke* taciturne (homme qui s'occupe des bains, masse et coiffe les clients), tous symboles d'un Japon de tradition et de quiétude que la célérité moderne bouleverse peu à peu, embrassent l'arrivée des deux protagonistes tokyoïtes avec curiosité et désir. Désirs surgis de la frustration, de la jalousie ou de l'indiscrétion. Une curiosité soudaine qui brise la langueur de l'apaisement. A l'instar d'un monde rural et traditionnel voué à se transformer, les personnages d'*Avidya*, comme l'auberge qui les héberge, ne peuvent lutter contre leur propre transformation.

## Ricketpick.fr – Samedi 17 septembre 2016 (Suite de l'article)

Sur scène, l'auberge est représentée intégralement, de sa cour intérieure aux bains qu'elle abrite, et des chambres sur deux étages au hall d'accueil : le plateau tourne régulièrement, accompagnant les déambulations nocturnes de chacun des protagonistes et faisant vivre de manière quasi palpable le temps et les heures qui défilent... D'une saisissante beauté et d'un rare réalisme de maquettiste, n'ignorant aucun détail, le spectacle impose un sens de la rigueur formelle que contre-balancent les instants de poésie et ceux, surtout, où semblent se dissoudre dans l'atmosphère moite et étrange des vapeurs de mystères et de transgressions.

*Avidya*, qui évoque le premier des douze maillons du bouddhisme, maillons qui mènent à terme à l'aboutissement et à la sagesse, signifie « égarement », « illusion ». Pour Tanino, « *les personnages (...) sont tous prisonniers de quelque chose* » : de leur ignorance, de leurs peurs, de leur désir, des conventions ou de leur passé peut-être. En tout état de cause, leur confrontation harmonieuse cette nuit-là les libérera de leurs entraves, les faisant glisser d'un état à un autre : la dernière image, entre nostalgie et bonheur du futur, évoque l'équilibre fragile des souvenirs et des vœux, et celui qui noue le passé à un présent en mouvement. En cela, *Avidya* résonne -derrière l'intime- merveilleusement universel.

### **Rick Panegy**

- Dans le cadre du Festival d'Automne 2016
- A La Maison de la Culture du Japon du 14 au 17 septembre 2016

## [FESTIVAL D'AUTOMNE] L'AUBERGE DE L'OBSCURITÉ, PETIT BIJOU DE POÉSIE ET D'HUMOUR NIPPON

18 septembre 2016 Par [Araso](#) | 0 commentaires

*Pour cette rentrée artistique, le [Festival d'Automne à Paris](#) nous offre un petit trésor venu du Japon: Avidya – L'Auberge de l'obscurité est une fable moderne venue tout droit du pays de l'étrange orchestrée par un psy qui ne manque pas d'humour. Charmant et impayable.*

Note de la rédaction : ★★★★★



Ca commence comme un film Japonais: lent, très lent. On y entre comme dans les bains vaporeux de cette station thermale perdue dans les sommets. Nichée dans une végétation plantée là comme pour cacher les secrets des présences fantomatiques saisonnières s'y trouve la fameuse auberge.

Y débarque un impossible couple de marionnettistes, le fils et son père nain qui, du haut de ses quelques centimètres et 23 kilos tout mouillés arbore une fière chevelure de samouraï. Ils se parlent peu, voire pas. On sait simplement qu'une mystérieuse lettre les a conviés à se produire dans l'auberge qu'ils trouvent déserte. A l'exception de quelques âmes esseulées: deux geishas qui courent les banquets voisins et cuvent leur ivresse la nuit tombée, Matsuro l'ancien ouvrier devenu aveugle tout aussi bavard que timoré, un gardien des bains aussi muet que corpulent et une vieille femme qui n'attend plus personne.

Le décor, une maison de poupées, -sublime scénographie de Michiko Inada, révèle au fur et à mesure les tranches de son anatomie et les turpitudes de ses locataires : l'ennui, la lassitude, l'amertume, la solitude, l'obsession d'enfanter, la peur, la curiosité, l'envie et la jalousie. Rien ne s'y passe et elle est le point de départ de tous les fantasmes, le paradis où pour vivre heureux on vit caché. L'arrivée du couple étrange perturbe en profondeur cette micro-société en marge de la civilisation. Les angoisses profondes remontent, les névroses sont exacerbées par les bains où tous se mettent à nu.

On sent le psychologue confirmé chez Kurô Tanino, l'auteur et metteur en scène de cette ménagerie aussi drôle que dérangeante. Il observe avec un oeil aussi cru qu'amusé ses personnages comme des animaux dans un laboratoire. En bon marionnettiste, il manipule ses pantins qui se prêtent au jeu non sans plaisir. Le spectateur lui-même est dans la posture du voyeur qui regarde des sujets s'agiter dans un espace confiné, en se demandant en permanence si le sens lui échappe parce qu'il n'a pas les codes ou parce qu'il n'y a rien à comprendre. Très vite, il devient le jouet de l'intrigue qui se dénoue sans que l'on s'en aperçoive, portée par des interprètes énormes dont l'impayable Mame Yamada, qui sous son costume noir cache un slip Titi et un humour caustique. Sa monstrueuse marionnette hérissé, intrigue et leur relation fait à n'en point douter le régal des psychanalystes, Kurô Tanino en tête.

Une compagnie à suivre et un travail à revoir d'urgence, à l'occasion d'une prochaine tournée.



## L'Auberge de l'obscurité, étampe délicate entre rire et nostalgie

18 SEPTEMBRE 2016 | DANS THÉÂTRE | PAR MATHIEU DOCHTERMANN

Avidya c'est, pour le bouddhisme, l'illusion, l'un des maillons qui piègent les humains dans le cycle de leurs tourments. C'est aussi, étrangement, le nom de cette auberge mise en scène par Kurō Tanino, comme un monde qui s'efface, un seuil entre deux univers.

L'un est celui de la modernité, incarné par le Shinkansen, qui doit venir traverser ce recoin de campagne japonaise ; l'autre est celui d'un Japon immémorial, celui des résidents de cette auberge coupée du monde, où l'on vient pour profiter des sources chaudes qui se trouvent là.

L'arrivée d'un couple improbable, un père marionnettiste nain et son fils laconique, provoque un enchaînement de scènes qui se jouent dans les quatre pièces de l'auberge, présentées sur une tournette.

Une pièce déconcertante, burlesque, cruelle, suspendue entre rire et nostalgie. On s'égare parfois, on cherche les codes, on admire les tableaux qui se succèdent, on en ressort troublé. C'est un beau moment de théâtre, subtil et généreux.

Illustration © Araso

Avidya – l'auberge de l'obscurité

Du 14 au 17 septembre à la Maison de la culture du Japon à Paris dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

Texte et mise en scène: Kurō Tanino

Compagnie Niwa Gekidan Penino



## Avidya – the Dark Inn, Japanese theater hung between laughter and nostalgia

18 SEPTEMBER 2016 | IN THEATER | BY MATHIEU DOCHTERMANN

Avidya, in Buddhism, is misconception, one of the links in the chain that captures humans in the endless cycle of suffering and rebirth.

It is also the name of the Dark Inn staged by Kurō Tanino, which is like a world fading away, a gateway between two realities. One is that of modern life, symbolized by the Shinkansen, which is programmed to tear this piece of Japanese countryside in two; the other is that of traditional Japan, to which the inhabitants of the secluded inn belong, who come there to enjoy the hot springs.

The arrival of a strange couple, the father, a dwarfish puppeteer, and the son, almost mute, sets in motion a series of scenes which unfold in the four rooms of the inn, presented on a rotating stage.

A disturbing, farcical, cruel play, that has the public hanging between laughter and nostalgia. One is sometimes confused by the narrative, grapples for the codes, admires the seemingly endless series of moving tableaux, and takes home a fleeting, disturbing feeling. It is a wonderful play, both subtle and generous.

Illustration © Araso

Avidya – Ignorance Inn

From 14th to 17th of September, at the Maison de la Culture du Japon à Paris for the Paris Autumn Festival

Written and directed by Kurō Tanino

Niwa Gekidan Penino Company



### LA MYSTÉRIEUSE AUBERGE DE KURÔ TANINO

🕒 19 septembre 2016    👤 Maxime Pauwels    📁 Critiques, Festival d'Automne 2016, Théâtre

Le Festival d'Automne nous fait découvrir pour la première fois en France le travail du metteur en scène japonais Kurô Tanino avec son spectacle « *Avidya* ». Un voyage de deux heures au cœur des montagnes japonaises dans une auberge proche de la démolition et peuplée de personnages étranges et fascinants.

« *Avidya* » désigne en sanskrit le premier des douze maillons du bouddhisme qui signifie « aveuglement » ou « illusion », et que Kurô Tanino traduit aussi par « égarement ». L'égarement est un fil rouge tout au long de la pièce, l'auberge qui est un véritable refuge pour les villageois malades qui souhaitent profiter des bienfaits des eaux thermales est égarée au milieu de la nature, les personnages qu'on rencontre dans la pièce semblent égarés entre leurs désirs et leurs peurs. Kurô Tanino a lui-même réalisé le décor qu'il a souhaité mettre en place dès le premier jour des répétitions. On sent que les comédiens ont pu s'approprier l'espace, s'y projeter tout au long du travail. Il s'agit d'un plateau tournant qui donne à voir successivement les différentes pièces de l'auberge : le patio, les chambres, les bains... L'auberge est ainsi progressivement dévoilée pour révéler ses secrets. On prend plaisir en tant que spectateur à observer les objets, à écouter les sons qui proviennent de cette « auberge de l'obscurité ». La lumière qui transperce les vapeurs des bains ou celle du crépuscule rougeoyant qui se reflète sur l'arbre participe de cette esthétique épurée et on se sent littéralement au cœur des montagnes japonaises.

Une voix off nous raconte l'histoire de cette auberge et celle de ses hôtes. Tout commence avec un duo de marionnettistes qui arrivent de Tokyo pour jouer leur spectacle. Le père atteint de nanisme et son fils grand et impassible intriguent dès la première scène. Ils apprennent rapidement que le propriétaire des lieux est mort, et que personne n'est au courant de ce spectacle. Ils feront la rencontre des quatre personnages de passage dans l'auberge : Otaki qui est une vieille dame habituée des lieux, un malvoyant qui espère recouvrer la vue, un sansuke (métier disparu au Japon qui consistait à laver le corps des clients et à servir de géniteur aux femmes qui ne réussissaient pas à avoir d'enfant) et deux geishas qui ont pris l'habitude de venir se reposer et répéter dans cette auberge. Chacun de ces personnages va être à la fois intrigué et gêné par le père et le fils. Le rythme très lent de la pièce nous révèle petit à petit leurs désirs et leurs peurs de manière subtile. Les corps et les générations se confondent et créent des rencontres improbables. Chaque personnage porte son mystère et progressivement les esprits s'échauffent jusqu'à ce point d'orgue où le père et le fils décident de jouer un extrait de leur spectacle. A ce moment-là, le rythme s'accélère et l'atmosphère devient plus inquiétante devant cette marionnette difforme animée par le père en transe. Le sansuke est ému aux larmes, l'aveugle crie d'effroi. S'ensuit une scène marquante où l'aveugle tente dans la nuit de toucher la marionnette tandis qu'une des geishas est en train de faire l'amour dans le bain avec le sansuke pour avoir un enfant. Les cris de peur du malvoyant et ceux de plaisir de la geisha se mêlent et créent une atmosphère pesante. On oscille tout au long de la pièce entre les peurs et les désirs des personnages sans jamais réussir à percer réellement leurs secrets, le spectateur peut alors imaginer sa propre histoire.

Mais surtout, la pièce met en scène la fin d'un monde : l'auberge sera détruite pour laisser place à une ligne de chemin de fer et cette source gratuite disparaîtra. Dans cette pièce Kurô Tanino nous présente la fin d'une époque symbolisée par cette auberge où il fait revivre des personnages comme le sansuke. Un hommage à une culture japonaise ancestrale qui donne envie de s'envoler pour le Japon à la recherche de ces eaux thermales miraculeuses.

## Avidya de Kurô Tanino, à la maison de la culture du Japon

La Maison de la culture du Japon et la quarante cinquième éditions du festival d'automne nous offrent Avidya ; une pièce qui nous enivre, de la résonance émotionnelle, du surhumain. Une histoire écrite avec les yeux du cœur, de l'auteur japonais Kurô Tanino.

Avidya est une auberge, dans le déni d'un monde qui s'en va, supplanté par la plaie d'une nouvelle ligne de chemin de fer qui blesse, à la vitesse du Shinkansen\*, les souvenirs des traditions ancestrales. C'est au cœur des montagnes du Japon, dans le bouillonnement de ses sources thermales que se situe cette auberge. Son nom « Mumyô »-Avidya en sanscrit-, désigne le premier des douze maillons\*\* bouddhisme ( *nidanas* ), qui signifie « ignorance » ou aveuglement. La rumeur nomme l'auberge Avidya, baignant dans les brumes thermales de la station, « vallée du diable », et raconte que les esprits qui l'habitent ne peuvent échapper à leur destin. Kurô Tanino, qui a écrit la pièce et signe la mise en scène, considère que c'est le point de départ de toute chose.

*Avidya – L'Auberge de l'obscurité* est une pièce, d'une rare profondeur humaine, qui nous emporte aux confins merveilleux du surnaturel.

Deux montreurs de marionnettes, un père et son fils, arrivent dans une auberge à vocation thermale. Mais le propriétaire qui les a invité par lettre, à venir présenter un spectacle, est absent. Très vite une vieille dame, qui vit dans une des chambres communes de l'auberge, s'étonne de leur présence et de leur bizarrerie. Le fils lui semble particulier, et la trouble, d'autant plus que son père est un nain. Au fil du temps, nos deux « étrangers » font la connaissance des habitués de l'auberge. Tous souffrent de problèmes de santé. Il y a dans la maisonnée : un aveugle qui espère voir avec « les yeux du cœur », une geisha qui aspire à enfanter, et un Sansuke\*\*\* qui gère la station thermale.

Après une forte demande des curistes, les marionnettistes acceptent de présenter une partie du spectacle. La représentation réveille une marionnette, difforme et démoniaque, qui agit sur l'intériorité des habitants de l'auberge.

Cet hommage de Kurô Tanino au Japon profond de ses ancêtres, est à la façon du théâtre Élisabéthain, plein de bruits sensuels et de fureur naturelle, délicatement porté par la voix d'une narratrice (peut-être l'auberge elle-même ?). Cette pièce est brillamment interprétée par une troupe de formidables comédiens : Mame Yamada, Takahiko Tsuji, Ichigo Iida, Bobumi Hidaka, Atsuko Kubo, Kayo Ishikawa, Hayato Mori. Dans une mise en scène efficace, d'un conte moderne, qui nous fait tourner la tête dans un inoubliable manège\*\*\*\*, et nous enivre de la résonance émotionnelle du surhumain.

Tous nos remerciements à la Maison de la culture du Japon, qui chaque année nous ravit par une programmation de qualité, à l'exigence jamais démentie. Nous souhaitons que la MCJP et le Festival d'Automne, en partenariat avec d'autres théâtres, aient, dans un proche avenir, l'opportunité de donner aux artistes japonais la possibilité d'être vus plus longtemps, car le temps est trop court, pour qu'une partie du public soit privée de leur généreux talent. Voilà pour nos humbles desiderata.

\* Train à grande vitesse

\*\*Les douze maillons ( *nidanas* ) de la coproduction conditionnée représentent l'application du principe philosophique du bouddhisme général d'une loi universelle au processus de renaissance.

\*\*\* Sansuke personne qui exerce dans les bains publics, à l'époque Edo (1600)

\*\*\*\* Le décor est une plateforme tournante

Dashiell Donello

# Un Fauteuil pour l'Orchestre – Mardi 20 septembre 2016

À l'affiche, Critiques // Avidya-L'Auberge de l'obscurité, texte et mise en scène de Kurô Tanino, Maison de la culture du Japon à Paris, Festival d'Automne à Paris

## Avidya-L'Auberge de l'obscurité, texte et mise en scène de Kurô Tanino, Maison de la culture du Japon à Paris, Festival d'Automne à Paris

Sep 20, 2016 | Commentaires fermés sur Avidya-L'Auberge de l'obscurité, texte et mise en scène de Kurô Tanino, Maison de la culture du Japon à Paris, Festival d'Automne à Paris

**fff** article de Denis Sanglard



© Shinsuke Sugino

Un jour froid d'automne, dans une vallée perdue, une auberge dédiée aux bains traditionnels accueille un couple venu de Tokyo, père et fils, marionnettistes invités là à donner une représentation. Dans ce lieu hors du temps, étrangement sans propriétaire, voué à bientôt disparaître, quelques villageois occupent les lieux, cohabitent. L'arrivée imprévue de ces deux étrangers, leur étrangeté à leurs yeux, le père est nain et son fils quasi muet, la curiosité envers leur profession inconnue, réveillent peu à peu chez les résidents leurs désirs enfouis, leurs secrets les plus profonds. Chacun à son tour se dépouillent, se met à nu, se frotte brutalement à la réalité longtemps, trop longtemps, déniée. Leur destin soudain bouleversé par la venue de ces deux hommes signe la fin d'un monde que l'auberge au destin tracé, sa démolition prochaine, annonce. Mumyo – Avidya en sanskrit – est le premier des douze maillons du bouddhisme représentant la vie d'un homme et sa servitude, cause de souffrance. Sa traduction est « Illusion ». Et c'est justement de ça dont il est question dans cette très belle et poétique création japonaise contemporaine. Cette auberge est le berceau de ces illusions brutalement perdues. C'est un monde voué à disparaître et que l'irruption de la réalité abasourdit et révèle tout à la fois. Kurô Tanino, l'auteur et metteur en scène, fait de ce lieu, superbe décor tournant, un personnage central. Un cœur battant en agonie. Un lieu privilégié qui préserve l'intimité de chacun, vu comme par effraction. Un sentiment de réalité, de naturalisme même, d'une incroyable poésie. Les hôtes de ces lieux, les villageois, semblent y avoir laissé leurs traces, leurs empreintes. Chaque pièce parle pour chacun dans ce décor qui grince, comme grince le temps qui passe. Peu de dialogues, mais toujours incisifs. Derrière leur banalité c'est toute une vie qui s'exprime, s'interroge, se retourne. Beaucoup de silence. Et ces silences-là sont tout simplement bouleversants. Autant de non-dits qui masquent si peu le tragique existentiel de chacun, les désirs qui s'exacerbent au contact de ce père et de ce fils si particuliers, ce couple qui déchire la quiétude illusoire des personnages. La mise en scène procède ainsi par petites touches, laissant le temps au temps. Rien jamais n'est précipité. Et puis il y a des scènes d'une splendeur, d'une poésie même crue, dans leur quotidienneté, qui, par leur densité, vous renversent, vous émeuvent. La scène du bain, si sensuelle et tendue de désir inexprimé, où les personnages au propre comme au figuré se mettent à nu lors de ce rituel immuable. Et la scène brève mais foudroyante de la représentation qui stupéfie les villageois, les pétrifie. Et nous avec. Étonnante scène d'un véritable happening comme une catharsis violente qui pour ces villageois ignorant tout, dans leur isolement, de cet art, les sidère avant de laisser la place à une réflexion qui lentement les oblige à s'exprimer, avouer leurs désirs. Se libérer enfin du carcan des illusions qui les enserrait.

La mise en scène souligne cette fracture sans brutalité. Si ce monde ancien et sa beauté s'écroulent c'est presque sans bruit, sans fracas. C'est justement toute la force dans sa délicatesse de cette mise en scène d'avancer à pas feutrés, d'éviter tout effet démonstratif mais au contraire de donner à ressentir, à rendre palpable la fragilité des choses, la fragrance des sensations qui traverse les personnages aussi ténue soit-elle. Des personnages incarnés de façon magnifique, tout en nuances et profondeur par des comédiens qui gardent toujours une part de mystère, de souffrance tue, à l'image du père et de son fils dont au final on ne saura rien ou si peu.

# Un Fauteuil pour l'Orchestre – Mardi 20 septembre 2016 (Suite de l'article)

## **Avidya-L'Auberge de l'obscurité**

Texte et mise en scène Kurô Tanino

Cie Niwa Gekidan Penino

Dramaturgie Junichiro Tamaki, Yukiko Yamaguchi, Mario Yoshino,

Décor Kurô Tanino, Michika Inada

Directeur technique Isao Kubo

Assistants mise en scène Yasuhiro Kato, Emi Tsumura, Yui Matsumoto

Lumière Masayuki Abe

Assistant lumière Miho Akutsu

Son Koji Sato, Yoshihiro Nakamura

Narration Ritsuko Tamura

Musique Yu Okuda

Traduction surtitrage Miyako Slocombe

avec Mame Yamada, Takahiko Tsuji, Ichigo Lida, Bobumi Hidaka, Atsuko Kubo, Kayo Ishikawa, Hayato Mori

du 14 au 17 septembre 2016 à 20h

## **Maison de la culture du Japon**

101 bis quai Branly – 75015 Paris

réservations 01 44 37 95 01

[www.mcjp.fr](http://www.mcjp.fr)

Festival d'Automne à Paris 01 53 45 17 17

[www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)

# Ubiquité culture(s) – Vendredi 23 septembre 2016

## Avidya – L'Auberge de l'obscurité



© Shinsuke Sugino

Spectacle présenté par la Maison de la Culture du Japon et le Festival d'Automne. Texte et mise en scène Kurô Tanino – Compagnie Niwa Gekidan Penino.

Une auberge coupée du monde dans une ville thermale de la Vallée de l'Enfer, au coeur des montagnes. Deux personnages, étranges, arrivent de Tokyo, un début d'après-midi. Le thermomètre affiche zéro. Ils se chauffent autour d'un poêle en attendant le directeur des lieux qui les a invités à donner une représentation de leur spectacle de marionnettes, lettre à l'appui. Un grand silence s'installe entre ces deux hommes, qui se présentent comme père et fils. Le premier est de petite taille, nain aux longs cheveux, le second semble impassible et flotter dans son corps.

Pas de propriétaire du lieu, l'expéditeur de la lettre reste inconnu et il n'y a plus de car avant 6h30 le lendemain matin pour repartir. Ils font, dans cette auberge plus que singulière, une série de rencontres avec les quelques villageois qui l'habitent, venus en cure : Takiko, la vieille femme du premier étage, méfiante et croyante à outrance qui leur offre l'hospitalité ; deux geishas qui occupent la même chambre et avec lesquelles elle conspire ; Matsuo, qui a perdu la vue, féru de flore par l'herbier qu'il compose, homme du désespoir avec qui ils vont partager la chambre du rez-de-chaussée. Un sansuke dans son office, aperçu à travers la vitre à l'arrière-plan, saisonnier chargé de l'entretien des bains, de laver le corps des clients, de les coiffer, un réel métier aujourd'hui disparu.

Au-delà de l'histoire racontée par la narratrice, la scénographie fait vivre les lieux, elle en est le personnage principal et traduit la topographie de l'auberge. Sur plateau tournant – une belle idée – apparaissent successivement les différentes pièces de la maison : le vestibule, où l'on se déchausse ; les chambres, superposées, où l'on suit les activités de chacun, rencontre improbable de deux mondes qui se télescopent entre les marionnettistes – hommes de la ville – et les villageois ; les thermes, pièce maîtresse d'où s'échappent les vapeurs des bains chauds qui ponctuent la vie des occupants et où se déroule une partie du spectacle.

Le mot *Avidya* a plusieurs sens, c'est le premier des douze maillons du bouddhisme, il signifie en sanskrit *ignorance*, *illusion* et *aveuglement*. Le metteur en scène retient le mot *égarement*, ses personnages sont décalés, perdus et hors du temps. L'auberge est d'ailleurs vouée à la démolition pour laisser place à une nouvelle ligne de chemin de fer et cette fin d'un monde inquiète les résidents.

Dans cette ambiance lourde et d'immobilité, d'obscurité, plane le mystère du spectacle caché au fond de la valise. Père et fils se décident à le montrer, la marionnette engage son corps à corps avec le père tandis que le fils égrène les cordes de son shamisen. Le spectacle qu'ils jugent incompréhensible déstabilise les fragiles locataires de l'auberge et se termine sur une petite apocalypse sexuelle.

Kurô Tanino a abandonné ses études de médecine pour la dramaturgie et la mise en scène et créé sa compagnie, *Niwa Gekidan Penino*, en 2000. Il présente son travail en public depuis 2007 et remporte un vif succès. Il obtient le 60<sup>ème</sup> *Kunio Kishida Drama Award* en mars 2016 pour cette mise en scène de *Avidya – L'Auberge de l'obscurité* dans laquelle il démystifie les corps et crée tout au long une ambiance d'étrangeté et de mystère.

Brigitte Rémer, 20 septembre 2016

Avec Mame Yamada, Takahiko Tsuji, Ichigo Iida, Bobumi Hidaka, Atsuko Kubo, Kayo Ishikawa, Hayato Mori – Dramaturgie Junichiro Tamaki, Yukiko Yamaguchi, Mario Yoshino – Décors Kurô Tanino, Machiko Inada – Directeur technique Isao Kubo – Lumière Masayuki Abe – Musique Yu Okuda – Narration Ritsuko Tamura – Traduction surtitrage Miyako Slocombe.

Du 14 au 17 septembre 2016 – Maison de la Culture du Japon, 101 bis quai Branly. 75015. Métro : Bir Hakeim – Tél. : 01 44 37 95 00/01 – Site : [www.mcjp.fr](http://www.mcjp.fr) et Festival d'Automne – Tél. : 01 53 45 17 17 – Site : [www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)

# Toshiki Okada dans l'ombre de Fukushima

L'auteur-metteur en scène japonais présente une pièce délicate à Gennevilliers

## THÉÂTRE

Un bel automne japonais a commencé, avec la découverte d'un auteur-metteur en scène, Kurô Tanino, qui a présenté *Avidya-L'Auberge de l'obscurité*. Le spectacle n'a été joué que quelques jours, du 14 au 17 septembre, à la Maison de la culture du Japon, à Paris, mais il a rempli sa mission : donner envie de retrouver Kurô Tanino, qui a offert un voyage magnifique, fantastique et érotique, dans une auberge isolée du nord de l'archipel nippon où se retrouve une petite communauté improbable. Marie Collin, la directrice artistique du Festival d'automne, entend bien inviter à nouveau Kurô Tanino, un des représentants de la nouvelle scène japonaise, avec Yudai Kamisato – que l'on pourra découvrir, lui, aussi, du 5 au 9 octobre, avec *+51 Aviacon, San Bořja*.

Ces deux nouveaux venus sont accompagnés, toujours dans le programme du Festival d'automne, par deux auteurs-metteurs en scène que l'on connaît bien en France : Oriza Hirata, figure tutélaire de l'avant-garde japonaise, avec *Gens de Séoul 1909* et *Gens de Séoul 1919*, un diptyque sur la guerre de Corée (du 8 au 14 novembre), et Toshiki Okada, dont on peut voir le très fin et délicat *Time's Journey Through a Room*, au T2G de Gennevilliers, jusqu'au 27 septembre. Là encore, comme avec Kurô Tanino, il s'agit d'un voyage. Mais c'est un voyage d'un tout autre genre, dans la pièce de l'appartement d'une ville, où se retrouvent un homme, une femme et un fantôme.

Dehors, il y a le ciel, aux lumières mouvantes. Dedans, les lumières sont elles aussi mouvantes, et le ciel porte un nom : Fukushima. Quand a eu lieu la catastrophe nucléaire provoquée par le tsunami du 11 mars 2011, l'homme était avec sa femme d'alors. C'est peu dire qu'ils ont été ébranlés. Mais ils ont aussi pensé que la catastrophe pourrait s'accompagner d'une sorte de rédemption : les choses iraient mieux, après, il ne pouvait en être autrement, il le fallait, le Japon et ses habitants ne pourraient plus

vivre comme si rien n'était arrivé, ils porteraient un autre regard sur eux, leur pays... Il n'en fut rien, et l'homme a perdu sa femme, morte d'une crise d'asthme quelque temps après la catastrophe.

C'est elle, le fantôme de *Time's Journey Through a Room*. Elle s'immisce, avec sa jupe plissée, ses chaussettes et sa jeune beauté tranquille dans l'appartement où l'homme vit maintenant avec une nouvelle compagne, jeune et belle aussi, élégamment vêtue de noir.

### Voyage immobile

Quand le spectacle commence, la première vient dire qu'il faut fermer les yeux, que le voyage va bientôt commencer. Ce sera un voyage immobile, puisque tout est confiné dans l'espace d'une pièce. Mais tout bouge dans cette immobilité ultrasensible où les corps parlent autant que les mots. A les voir, ces corps sont on ne peut plus normaux, urbains à la mode japonaise d'aujourd'hui. Mais ils ont, par moments, de petits vacillements, de légers déséquilibres, ou des tressautements fugaces.

Le temps les a rattrapés, il se rappelle à eux, à leurs souvenirs, leurs espoirs, leur défaite ; il les enserre et rode, circulaire, dans leur présent au passé rattaché. Sur le plateau vibre un silence qu'on entend entre les paroles de peu de mots, et dans les interstices d'une relation à trois où la mort ne se dit pas, mais se glisse à l'intérieur de la pièce, diffuse et présente, lointaine et proche. C'est rare d'éprouver au théâtre une telle présence du temps et de la mort, et de ce qu'ils entraînent : douceur et douleur, entre hier et aujourd'hui. Demain sera un autre jour. ■

BRIGITTE SALINO

*Time's Journey Through a Room*, de et mis en scène par Toshiki Okada. Avec Izumi Aoyagi, Mari Ando, Yo Yoshida. T2G, 41, avenue de Grésillons, Gennevilliers (Hauts-de-Seine). De 7 € à 24 €. Vendredi 23, samedi 24, à 20 h 30 ; dimanche 25, à 15 heures ; lundi 26, à 20 h 30 ; mardi 27, à 19 h 30. Durée : 1 h 10. En japonais surtitré.

# THÉÂTRE – « Avidya ou l'Auberge de l'obscurité » par Kurô Tanino

**Le Festival d'Automne et la Maison de la Culture du Japon à Paris ont accueilli la pièce de Kurô Tanino, *Avidya*, créée à Tokyo en août 2015. Un spectacle singulier, dont le naturalisme paradoxal, empreint d'une étrange ironie, semble développer un propos partagé, entre cynisme et désespoir.**

Le Japon est un pays volcanique où jaillissent des sources chaudes. Pour une part, la culture villageoise s'est développée autour de ces sources, en bâtissant tout autour des « onsens », des bains publics. Deux marionnettistes, le père et le fils, arrivent de Tokyo dans ce pays perdu, mystérieusement convoqués par une lettre sans signature, pour donner une représentation à « l'Auberge de l'obscurité ». Le père est un nain minuscule, la morphologie d'un enfant de six ans. Cette auberge est sur la scène. On apprendra que les propriétaires ont disparu. Il ne reste que quatre clients : un aveugle, une vieille, une geisha et son élève. Et un « sansuke », un garçon de bain, en l'occurrence une brute un peu retardée mais docile et inscrite dans sa fonction



S'apercevant que personne ne les attend, les deux marionnettistes, désappointés, décident de rentrer à Tokyo. Mais il n'y a plus de car avant le lendemain. Bientôt les travaux du « Shinkansen », le TGV japonais, à force de tranchées horizontales et de rails rectilignes, viendront désenclaver le coin, et mettre fin au passé, qui s'est attardé là. Et détruire l'Auberge de l'obscurité.

Mais pour le moment, ils doivent partager la chambre de l'aveugle, et suivre le rythme de cette maison, à savoir, principalement, prendre un bain chaud à la source, manger leurs provisions, dormir. Loin dans la soirée, après avoir honoré leurs engagements dans le village, les geishas éméchées persuadent le nain de donner son numéro de marionnette. Laquelle s'avère hideuse, et le numéro obscène et insensé. Après quoi l'élève geisha, qui craint d'être stérile et de vieillir sans enfant, termine la nuit en chevauchant le sansuke<sup>CS</sup>.

De menues historiettes fleurissent le décor : par exemple, l'aveugle comprend très vite que quelque chose cloche avec le père, mais il est déchiré entre le scrupule qu'il a à devoir le « toucher » pour se rendre compte de son nanisme, et la nécessité où il est de le faire s'il veut en avoir le cœur net. Cet aveugle montre une sensibilité excessive, et finit la nuit dans la prostration, auprès de la source. La vieille tombe amoureuse du fils, et cela s'exprime par une sorte de jalousie à l'égard des geishas. Le sansuke a de drôles de réactions, presque schizophréniques, aux situations ; il est comme un symptôme du dessèchement général. Mais au matin tout le monde se retrouve à nouveau au bain, et avant de partir, le nain vient encore tourmenter la société avec sa marionnette.

À la fin du spectacle, en épilogue, un an a passé, le shinkansen est là, et la jeune geisha pouponne, avec un sourire éclairé vers un soleil ironiquement nippon, qui se lève derrière le public.

### **Un conservatoire naturaliste**

En sortant du théâtre, on ne peut pas s'empêcher de se féliciter d'une chose : on aura vu, au moins une fois dans sa vie, une pièce du plus pur *naturalisme*.

Il y a longtemps qu'on ne pratique plus vraiment le naturalisme en France. André Antoine (1858-1943) l'avait fondé, pratiqué et promu, pour en finir avec une époque alors sclérosée de conventions et de cabotinages. Ses décors et ses costumes étaient réalistes jusque dans les moindres détails, et sa direction des acteurs les conduisait à adopter une diction et des gestes naturels, mettant fin aux outrances d'une déclamation excessive. Il a initié notre modernité, car cette mise en oeuvre du naturalisme l'a conduit à être le premier metteur en scène qui ne soit plus un simple technicien mais un artiste et un créateur.

Le naturalisme a engendré, plus tard, un enfant plus consistant : le réalisme. Le réalisme cherche la vérité dans le jeu, il a été promu notamment par l'*Actors studio* ; tandis que le naturalisme, auquel est revenu notre Kurô, cherche la vérité dans l'objet - l'objet social aliénant. Il a disparu ou presque de la scène. Peut-être parce qu'il est... ennuyeux, ou qu'il a été trop récupéré par les staliniens, ou qu'il a heureusement été dépassé de ce côté par l'expressionnisme.

Mais au fond, quelle nécessité poussait André Antoine ? Il y avait Zola le grand exemple, et il y avait en face le théâtre de boulevard, qui flattait la bourgeoisie, en maintenant un jeu conventionnel, uniquement divertissant. Il y avait *L'Assommoir*, *Germinal* etc., et, en Scandinavie (un Japon pour l'époque?) il y avait Ibsen, Strindberg. Il fallait peut-être montrer ce qui était (à savoir une société profondément transformée par la révolution industrielle, la formation de classes ouvrières, etc.), et qui n'avait presque pas de voix, pas tant de mots que ça, à peine des concepts.

Alors, à la racine d'une parole et d'une représentation encore inconnues, encore dans les limbes, parce qu'elle n'a pas encore trouvé l'expression de sa subjectivité, peut-être fallait-il reproduire la nature sociale objective. Montrer l'image de ce qui est, que tout le monde sait, mais dont personne ne parle. À se demander si, au fond, l'enfant légitime du naturalisme ne serait pas, aujourd'hui, le « théâtre documentaire »...

Or l'intention de Kurô Tanino est d'exprimer quelque chose du même ordre : la culture exceptionnelle et singulière du Japon disparaît, elle meurt, elle est tuée par la mondialisation. Tout le monde le sait, mais il reste à le dire. Ou plutôt : tout le monde le sait et le dire n'y change rien. L'artiste est réduit à l'impuissance ; il manque de symboles, il manque de mots, il manque de mythes. Il ne lui reste plus que les objets. À ce titre, même le nain, sur la scène de Kurô Tanino, n'est plus un homme tout à fait, mais un objet de curiosité : il ne fait guère que se montrer, à la différence des monstres du film *Freaks*, par exemple. C'est à l'objet que revient l'effrayante mission de dire la vérité. Mission effrayante parce qu'il n'est pas sûr que cette auberge y réussisse seulement, et qu'après l'objet, quelle bouche trouvera-t-on pour dire la vérité ?

### **Entre cynisme et désespoir**

C'est ainsi que la scène est constituée d'un énorme cube compact, divisé en quatre parties par des cloisons diagonales, qui déterminent quatre espaces scéniques triangulaires. L'hypoténuse de ces triangles formant le quatrième mur, la scène tourne dans ce cube et montre successivement quatre espaces : l'entrée et le vestibule de la maison, la chambre de l'aveugle, le vestiaire, le bain. À l'étage, car il y a un étage, la chambre de la vieille et des geishas. On a le sentiment d'une maison de poupée dont on a ôté la façade. Rien ne manque, pas un meuble, pas un accessoire, et vous pourriez aller vous dévêtir et vous joindre aux autres dans cette eau chaude, sans avoir à chercher une serviette, car tout est là.



Le temps s'approche du temps réel. Il y a de fortes ellipses entre les scènes, mais celles-ci, naturalisme oblige, sont aussi lentes que dans la vie : on arrive, on enlève ses chaussures, on rêve, on pense à rien, on échange quelques mots, tel personnage se montre ainsi, l'autre comme ça, on mange une boule de riz, on cherche la lumière, on se tait en regardant le vide, il y a des bruits. On échange des conversations incomplètes, et on ne parle pas fort, il n'y a pas de public. Seule la voix d'une narratrice, par moment, et les écrans des surtitres, font lien.

Enfin, il y a cette marionnette hideuse, nue, pourvue d'une énorme tête et d'un braquemard, aussi grande que son manipulateur nain, et peut-être son alter ego. Elle perfore la représentation d'un pavé expressionniste jeté dans la mare, et il faut avouer qu'on ne comprend pas bien ce qu'elle vient faire là, sinon faire un pied-de-nez cynique de la part de Tokyo, à l'adresse des culs terreux. Ces personnages sympathiques, en effet, le père et le fils, semblaient arriver là pour sauver le monde ancien, en véritables héros. La missive qu'ils avaient reçues semblaient le suggérer. Mais ils se déroberont. Mais ils ratent le rendez-vous. Et le spectateur devra assumer cette réalité, tant pis pour lui.

**Régis BARDON**

## L'INTIME COMME ÉTRANGER

— par Audrey Santacrocce —

**Un homme et son fils, marionnettistes originaires de Tokyo, se rendent dans une auberge de la campagne japonaise afin d'y donner leur spectacle. Une fois arrivés, ils découvrent que personne ne les attend. Qui a donc bien pu requérir leur venue ?**

Avidya, c'est le premier des douze maillons du bouddhisme, celui qui signifie « égarement ». C'est aussi le nom de l'auberge dans laquelle les deux artistes vont passer une nuit à essayer de comprendre qui les a invités. Cette auberge, c'est un endroit où l'on se perd plus que l'on ne se trouve, un lieu qui recueille des individus abîmés par la vie, le muet Sansuke ou l'infertile geisha. Mais ce n'est pas un lieu où l'on répare les vivants, bien au contraire. L'auberge vit ses derniers jours, menacée par le tracé du Shinkansen, le train à grande vitesse japonais. C'est donc sur le fil, dans une atmosphère de fin du monde, que se retrouvent les habitants de l'auberge Avidya.

Ce qui frappe au premier abord dans la mise en scène de Kurô Tanino, c'est la beauté folle du décor. La minuscule scène, qui abrite un plateau tournant, accueille quatre

pièces de l'auberge, avec une minutie digne d'une maison de poupées de l'ancien temps. L'esthétique du plateau est d'une finesse jouissive pour qui aime à observer. Et observer, il le faut. Car il y a du David Lynch dans « Avidya ». Les personnages cabossés moralement ou physiquement, l'atmosphère de fin d'une ère, le mystère irrésolu entourant la venue du père et de son fils, tout évoque une ambiance à la « Twin Peaks ».

“

**Tanino tord la perception du temps jusqu'à un point totalement lynchéen**

Il y a donc, comme dans un film de David Lynch, plusieurs degrés de lecture, plusieurs façons d'appréhender la pièce. On peut y voir une création atmosphérique, se laisser porter par la lumière, les sons, tout ce qui recrée une ambiance bien particulière propre à cette étrange auberge. On peut choisir d'y voir plutôt une métaphore de la modernité (symbolisée par la construction de la ligne du Shinkansen) qui détruit tout sur son passage, querelle du traditionnel contre le moderne, l'auberge étant le dernier bastion d'une civilisation vouée à disparaître car pas ren-

table. On peut encore s'attacher au mystère de la pièce, traquer les indices disséminés çà et là pour deviner qui a écrit la lettre demandant aux marionnettistes de venir : est-ce Matsuo ? Sansuke ? Ou bien l'une des deux geishas ?

« Avidya » est une pièce qui ne répond pas à l'énigme qu'elle pose. Peut-être parce que dans la vie, on n'a pas toujours toutes les réponses. Mais est-ce si important, après tout ? Kurô Tanino ne cherche-t-il pas à donner une leçon d'humilité aux spectateurs, à lutter contre le spectateur tout-puissant, celui à qui on permet de voter pour changer le cours de ses programmes, celui issu d'une génération qui zappe tout, partout, tout le temps ? Tanino tord la perception du temps jusqu'à un point totalement lynchéen : s'il maîtrise l'espace-temps de la pièce grâce aux subtiles variations de lumière créées par Masayuki Abe, le spectateur se perd dans un temps de la représentation distendu, sans savoir si le spectacle a duré une heure ou en a duré trois. Cet effet est renforcé par l'unheimlich cher à Sigmund Freud, cette « inquiétante étrangeté » qui fait qu'on reconnaît tout et que, dans le même temps, on ne reconnaît rien. Après tout, tout cela n'était peut-être qu'un rêve aux contours flous.

## FOCUS — L'AUBERGE DE L'OBSCURITÉ

« Au cœur des montagnes du Japon et de leurs sources thermales, dans une auberge dédiée aux bains traditionnels, deux marionnettistes arrivés de Tokyo attendent le propriétaire pour présenter leur spectacle. »

### LA DERNIÈRE AUBERGE AVANT LA FIN DU MONDE

— par Mathias Daval —

**Né en 1976, Kurô Tanino fait partie de cette nouvelle génération de metteurs en scène japonais qui, à l'instar de Toshiki Okada, ont réussi à exporter leur travail. Son dernier projet, « Avidya – L'Auberge de l'obscurité », c'est un peu une nouvelle de Maupassant à la sauce japonaise : de l'ultraréalisme nimbé d'une étrangeté indéfinissable.**

Dès la première séquence, lorsque l'improbable duo de marionnettistes en provenance de Tokyo pénètre dans le hall de l'auberge, solitaire abri perché sur une montagne, tous les ingrédients sont là : l'attente, le mystère. Qui les a convoqués en ces lieux ? Un à un, on découvre les habitants de cette faille spatio-temporelle, enveloppée de vapeurs, de pénombre et de bruits d'insectes. Car la dramaturgie repose entièrement sur ces personnages détraqués malgré eux, autour du père aux cheveux longs, atteint de nanisme (l'incroyable acteur et magicien Mame Yamada), et de son fils, dont on ne saisit pas très bien le mal mental. Ce n'est pas un hasard que Tanino soit un ancien psychiatre ayant viré sa cuti. Pour appuyer ce décryptage de l'âme humaine, tortueux et symbolique, un système de dualités (jour et nuit, ville et campagne)

et une voix off (Ritsuko Tamura) renforcent la dimension fabuliste du récit et entretiennent une réalité instable. « Avidya » est héritier du nô en ce sens que c'est l'inconscient qui prépare le terrain de l'intrigue. Jeu d'ombres et de lumières, c'est un envoûtement pour qui sait se laisser bercer par sa lenteur subtile, digne des grands maîtres du cinéma japonais. Le plateau tournant, manège à deux niveaux utilisé ici avec une efficacité sans faille, permet de fluidifier les changements de scène en simulant des mouvements de caméra, comme si la pièce était un long plan-séquence.

“

**Jeu d'ombres et de lumières**

Il n'est pas toujours aisé de déchiffrer les enjeux relationnels des personnages balançant entre névroses et rapports sociaux très codifiés, et refusant de dévoiler entièrement leur intimité psychique. C'est plutôt la dimension physique et sexuelle qui est au cœur de l'intrigue, parfois exposée sous son jour le plus grotesque ou humoristique : « Je veux voir vos corps », dit l'aveugle, qui prendra peur en touchant les membres difformes de la marionnette du nain. La source thermale semi-obs-

cure et silencieuse située derrière l'auberge est le lieu d'exposition d'une nudité à la fois pudique et crue, qui n'a rien d'érotique. C'est à une nuit de désirs frustrés et difficilement exprimés que nous convie Tanino, à l'image de cette geisha quadragénaire qui doit attendre l'ultime séquence pour que, à l'aube d'un jour nouveau, elle voie enfin se réaliser son désir de maternité.

Sans doute l'auberge, sorte d'égrégore des esprits d'antan, possède-t-elle une volonté propre. Menacée par la construction d'une ligne de trains rapides Shinkansen, elle a réuni une dernière fois dans son onsen (bain thermal) un échantillon de l'humanité. Car par ses décors, ses rituels et la présence cruciale du personnage Sansuke, dont la profession désuète consistait en soins corporels, « Avidya » est un hommage aux traditions. L'histoire est au service d'une nostalgie évidente d'un Japon aujourd'hui disparu. C'est une sorte de shômingeki, une narration du quotidien des gens ordinaires, déclinée ici en représentation à la fois austère et barrée de weirdos dans une ambiance fin de siècle. Et surtout un moment de théâtre original et poétique, d'une forme que l'on a peu l'habitude de voir sur les scènes françaises.



AVIDYA - L'AUBERGE DE L'OBSCURITÉ

Avidya - L'Auberge de l'obscurité © Shinsuke Sugino

MISE EN SCÈNE KURÔ TANINO – MAISON DE LA CULTURE DU JAPON À PARIS

## COULISSES

### « L'HOMME NE PEUT CRÉER QUE SUR DES SOUVENIRS »

— par André Farache —

« L'homme ne peut créer que sur des souvenirs », affirme péremptoirement Kurô Tanino lorsqu'on l'interroge sur l'origine de sa pièce fascinante d'ambiguïté « Avidya - L'Auberge de l'obscurité », jouée à la Maison de la culture du Japon à Paris, à l'initiative de la très inspirée conseillère artistique de cette institution, Aya Soejima.

Né dans une famille de psychiatres de père en fils (grands-parents, parents, frère), Kurô Tanino est élevé par sa grand-mère. Quand elle tombe malade, afin de se rapprocher d'elle, il choisit d'habiter une auberge entre Tokyo, où il travaille, et le domicile de sa grand-mère, dans son village natal. À chacun de ses voyages, il constate la lente disparition de la campagne japonaise, due à la prochaine construction du Shinkansen et même à la modification du langage des habitants, qui décident d'adopter le langage des Tokyoïtes en anticipant un afflux de touristes grâce à la nouvelle desserte ferroviaire. Cette auberge et la prise de conscience de la fin d'une époque sont en partie à l'origine de la pièce, née de la volonté de l'auteur de témoigner, de « ramasser les dernières étincelles (de cette époque) et d'injecter cette beauté dans le théâtre ». En partie seulement, car cette pièce est aussi née d'un questionnement. Alors que Tanino travaille depuis plusieurs années avec l'acteur Mame Yamada, atteint de nanisme, il dit ne rien connaître de la vie de ce dernier. Il s'interroge alors sur ce que pourrait être le fils de cet acteur. Naît ainsi ce couple étrange du père marionnettiste et de son fils, de taille normale mais au comportement bizarre laissant supposer un léger trouble mental. L'influence de la psychiatrie n'est pas loin, puisque Tanino, qui a lui-même embrassé cette car-

rière avant de s'orienter vers le théâtre, dissèque la psychologie de chacun de ses personnages. Cette volonté de témoigner conduit aussi Tanino à importer le décor de sa pièce du Japon, afin d'être fidèle à son souvenir, dans un Japon habitué à « jeter facilement, et avec cruauté, sans regret ».

La précision de l'auteur se révèle aussi dans le choix des accessoires. Afin que les acteurs se sentent comme chez eux dans cette auberge, il a demandé à chacun d'entre eux d'apporter des objets personnels qui font ainsi partie du décor. En ce qui concerne la marionnette, il s'agit d'un homme difforme appelé « homonculus », créé par le neurologue canadien Wilder Penfield. Ce dernier a montré en 1950, dans l'unité de neurophysiologie du Royal Victoria Hospital de Montréal, que si l'on proportionne un homme d'après l'importance de ses centres de commande, on obtient une sorte de gnome dont la bouche et les mains sont particulièrement développées, car ces zones sont dotées de très nombreux récepteurs sensoriels et par conséquent occupent une part plus importante de la surface corticale. Pour Tanino, cet être difforme illustre aussi le fait que le handicap aiguise toujours un sens. S'agissant précisément de la marionnette, l'excitation, la joie d'être présent sont symbolisées par un phallus énorme, ajouté subrepticement lors de la dernière scène de la pièce.

« Si les spectateurs apprécient ce spectacle cruel et morbide de la disparition d'une culture, ce sera inquiétant », ajoute Kurô Tanino, comme un clin d'œil à Duchamp, qui lui a donné sa vision de l'art contemporain. Avec une touche d'humour, Tanino conclut sur l'importance de la nourriture : ses acteurs sont capables de traverser Paris pour un gâteau ! « J'adore la cuisine française, et pour moi une équipe qui mange bien est une équipe heureuse. »